

**Version manuscrite de :** Lise Henric, Ghyslain Bolduc. La représentation médiatique entre fiction et réalité : entretien avec Lise Henric. *Communiqué. Bulletin de la Société canadienne d'histoire et de philosophie des sciences*, n° 105, 2022, p. 11-16.

## ***La représentation médiatique entre fiction et réalité : entretien avec Lise Henric***

**Ghyslain :** Lise Henric, vous êtes Maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'Institut catholique de Toulouse, et vous avez notamment fait une thèse doctorale sur la diffusion du docufiction en France.

En étudiant votre parcours et vos publications, on identifie le rapport entre la fiction et le réel dans l'expression médiatique comme fil problématique de vos recherches, que ce soit dans l'étude du genre hybride entre le documentaire et la fiction qu'on nomme *docufiction*, dans l'analyse de la spécificité des *fake news* ou encore dans celle du rôle des journalistes *fact-checkers*. D'où vient votre intérêt pour ce problème directeur ?

**Lise :** C'est vraiment un cas pratique qui s'est présenté à moi. J'avais fait un stage de fin d'étude dans une société de production, et en fait ma mission était de "vendre" un documentaire sur un peintre catalan qui s'appelle Pierre Garcia-Fons aux chaînes de télévision françaises. Et donc j'appelle les diffuseurs, je présente le documentaire, et je vois qu'on me répond à chaque fois : "oui, mais ce n'est pas assez vendeur, c'est trop classique, ça ne pourra pas attirer les téléspectateurs". Voyez, c'est cette notion de "classique" qui revenait sans cesse, on me disait que le documentaire manquait de dynamisme, etc. Je me suis donc posée la question : "si ce documentaire est trop classique, qu'est-ce qui fonctionne aujourd'hui à la télévision ?" Or, à la même période était diffusé *L'Odyssée de l'espèce*, qui avait attiré 9 millions de téléspectateurs en allant chercher 32% de parts de marché. C'était vraiment une petite révolution à l'époque. Pour vous faire un bref résumé, *L'Odyssée de l'espèce* retraçait l'histoire de l'humanité, de l'*homo sapiens*, et tout était fictionnalisé bien entendu, car nous n'avons pas de documents d'archive pour cette époque. Ce qui avait vraiment fonctionné c'était cette ressemblance ; les acteurs étaient très bien grimés, des heures de maquillage étaient nécessaires. Cette place de la réalité, de la *ressemblance* avec la réalité, avait fonctionné et c'était ce qui était recherché par les diffuseurs. De plus, il existe à la fois ce côté fictionnel et ce côté scientifique, puisque c'était entrecoupé d'interviews avec des scientifiques, dont Yves Coppens. On se rend à l'évidence qu'avec 9 millions de téléspectateurs, c'est un format qui fonctionne. C'est donc à partir de cette observation que je me suis dite qu'il y avait vraiment quelque chose à faire sur la manière dont le réel aujourd'hui s'immisce dans la fiction. À partir de là, d'autres questions me sont apparues : lorsqu'on met en scène *Lucy* (l'australopithèque) qui commence à marcher, les

causes de ce trait présentées dans cette fiction sont-elles vraiment le produit de vérifications scientifiques ? Est-ce que les clefs sont données aux téléspectateurs pour comprendre ce qui relève d'une part de la fiction, et ce qui d'autre part est vraiment issu de faits scientifiques ? C'est un peu tout ce cheminement-là qui était à l'origine de la rédaction de ma thèse.

**Ghyslain** : Cette prise de conscience va vous mener à aborder certaines réflexions philosophiques. Cette relation à la fois complexe et tendue entre la fiction et le réel, tant dans la représentation cinématographique, télévisuelle - disons sensible - que dans le discours, possède assurément une dimension philosophique. Dans votre analyse par exemple du docufiction *Armadillo* de Janus Metz (2010), qui représente l'expérience de soldats danois pendant la guerre en Afghanistan, vous faites référence à Martin Heidegger et Edmund Husserl pour penser la « transcendance du réel » qui serait opérée par Metz. Quel est le rôle de la philosophie dans votre travail ?

**Lise** : J'ai beaucoup de chance car les sciences de l'information et de la communication sont transdisciplinaires. On touche à la philosophie, à la psychologie. Lorsque j'ai visionné le film *Armadillo*, la notion de transcendance du réel s'imposait, car on sent que le réalisateur veut vraiment prouver que les scènes qui sont filmées sont réelles. Je me suis donc intéressée aux travaux philosophiques, car j'ai voulu interroger cette notion de transcendance du réel, la manière dont le réalisateur veut la "traduire". J'ai essayé de repenser ce concept dans mes recherches et dans mon article sur le travail de Janus Metz dans le sens d'un *dépassement de soi*.

**Ghyslain** : Que signifie cette transcendance du réel, ce dépassement de soi dans le contexte du docufiction ?

**Lise** : C'est-à-dire que la fiction va "fictionnaliser" un fait en apportant cette touche de réel dans le docufiction. Dans certains docufictions, nous retrouvons la place de l'archive, qui permet d'appuyer cette transcendance du réel, d'authentifier les faits. Metz n'utilise pas d'images d'archives, puisqu'il propose un film sur la guerre en Afghanistan. Il dit bien dès le début : "Ceci n'est pas une fiction, ceci est la réalité de ce qui se passe en Afghanistan". Il y a donc une volonté de transcendance, dans le sens que la fiction peut même dépasser l'archive pour donner sa vision du réel.

**Ghyslain** : Dans votre article *Armadillo : entre images de guerre contemporaines et mise en scène du réel*, vous constatez que la dramatisation romanesque des images propre au docufiction provoque ce que vous appelez un « puissant effet de réel » qui tend à remplacer l'« effet de vérité » que l'on retrouve dans des productions journalistiques plus traditionnelles comme le reportage. Si l'on considère, de manière très classique, que la vérité est l'adéquation du *discours* avec la réalité – qu'elle implique nécessairement une représentation rationnelle et médiatisée du réel – peut-on dire que ces « effets de réel » répondent à une soif de réalité brute qui tend à mettre au rancart sa voie d'accès discursive ? Si oui, d'où provient selon vous cette soif ?

**Lise :** Nous retrouvons ici un phénomène de société. Je pense que nous sommes dans une société de défiance, de méfiance envers la presse. Aujourd'hui, on peut très bien lire un article dans la presse et se dire : "oui, mais est-ce réel ?" De plus en plus de citoyens se posent ces questions, du moins en France. Donc aujourd'hui on veut les indices, on veut cette réalité, on veut prouver que cette réalité existe. Donc on recherche la contextualisation afin de rendre certains faits "réels". Permettez-moi de vous donner un exemple intéressant. On a par exemple *Parcours meurtrier d'une mère ordinaire : L'Affaire Courjault*, qui est un docufiction sur cette affaire ; il s'agit du procès d'une mère qui avait congelé trois de ses nouveau-nés. Dans ce docufiction, les scènes de fiction sont reproduites dans le même tribunal où a eu lieu le procès, et mettent en scène des acteurs qui ressemblent vraiment aux protagonistes. Vous avez aussi, comme dans plusieurs docufictions, quelques interviews face caméra avec par exemple le mari de Madame Courjault, qui assiste au procès et qui, d'après le procès, n'aurait pas été au courant des agissements de son épouse. Dans le cadre de ma thèse, j'ai donc demandé au réalisateur du docufiction, Jean-Xavier de Lestrade, pourquoi il avait utilisé la fiction, et il m'a répondu que *la fiction, ça rend réel*. Il a donc assisté au procès, il a pris des notes, il était avec une dessinatrice qui a vraiment repris les gestes, les mimiques de l'accusée, et tout a été rendu réel. Les effets de réel deviennent, grâce à la fiction, cette réalité brute. On a vraiment l'impression d'assister au procès.

**Ghyslain :** Si je comprends bien, cette soif du réel provient selon vous, du moins en partie, de la méfiance que la population entretient à l'égard de la presse, dans la mesure où cette voie discursive ne semble plus en état de convaincre, et alors on a besoin d'un accès au réel plus direct, plus empirique ?

**Lise :** Tout à fait, vous avez très bien résumé.

**Ghyslain :** Très intéressant. Vous avez d'ailleurs étudié les mécanismes et les modes d'expression de ces effets de réel dans *Armadillo*, œuvre docufictionnelle qui prétend présenter à son public la réalité de la guerre en Afghanistan. Avez-vous identifié des contenus médiatiques qui offrent des effets de réel semblables sur la guerre en Ukraine qui est en cours ? Si oui, notez-vous une évolution dans les pratiques de production de ce type de contenu ?

**Lise :** Malheureusement, je n'ai pas eu encore l'occasion de faire ce parallèle, mais c'est une question très pertinente, ce serait à approfondir. Reste à voir si on peut trouver des mécanismes communs ou non. En revanche, ça m'a fait penser à une citation de Régis Debray, qui je pense peut faire le lien entre le docufiction *Armadillo* et la guerre en Ukraine : "l'information dérange, la communication rassure". Une réflexion à avoir par rapport au traitement médiatique de la guerre en Ukraine.

**Ghyslain :** J'imagine qu'une certaine distance historique est nécessaire avant qu'apparaissent des productions du même type.

**Lise :** Absolument. Dans le cas de la guerre en Afghanistan par exemple, on peut comprendre beaucoup plus de choses dans le docufiction avec ce recul.

**Ghyslain :** Je vois. Toujours dans le même article, vous qualifiez de « trouble contemporain » la tendance, liée à la pensée post-moderne et déconstructiviste, « à refuser de tracer une frontière nette entre fiction et non-fiction ». Quelles sont les formes et pratiques médiatiques les plus caractéristiques de ce trouble ?

**Lise :** Une des caractéristiques pour moi de ce trouble contemporain est la *spectacularisation du monde*, sur laquelle on va calquer notre perception. Un lien peut être fait avec notre utilisation des réseaux sociaux numériques - je pense notamment à Instagram - où on renvoie une image qui n'est peut-être pas la réalité. Si la représentation docufictionnelle attire les spectateurs, la représentation sur Instagram attire les *followers* (abonnés).

**Ghyslain :** C'est clair. Abordons une autre forme dans laquelle la frontière entre la fiction et la réalité n'est pas très nette : les *fake news*. Dans votre article *Les fake news, entre outils de propagande et entraves à la liberté de presse*, vous affirmez « que la détention, en majorité, des médias par des groupes restreints et concentrés d'industriels et de financiers, nuisant au pluralisme de l'information, accentuent ainsi le développement de *fake news* ». Ce capital médiatique au service d'intérêts corporatifs ne tend-t-il pas d'abord à son accroissement aux dépens de « la recherche de la vérité » (je cite ici Emmanuel Macron qui aurait déploré, dans la foulée de l'Affaire Benalla, que la presse « ne cherche plus la vérité », ce qui suppose qu'elle la cherchait avant) ? Si c'est le cas, les citoyens consommateurs de *fake news* n'auraient-ils pas un peu raison de se méfier des médias traditionnels ?

**Lise :** Oui, effectivement, en France, on a cette concentration des médias en dépit d'un certain pluralisme de l'information. Le journal *Le Monde* a fait une cartographie des propriétaires de la presse, et on y voit que toute la presse française appartient à peu près à dix familles d'industriels, de personnes issues du monde numérique dont Xavier Niel, Patrick Drahi, etc. Par exemple, le Groupe EBRA, qui appartient au Crédit Mutuel, n'aura pas du tout le même traitement de l'information sur le Crédit Mutuel par rapport à d'autres journaux. On voit aussi que pour la plupart des "affaires" qui paraissent dans la presse, c'est souvent *Le Canard enchaîné*, qui est plutôt un journal indépendant, qui va sortir des informations. Oui, cette concentration des médias va accentuer cette méfiance et cette défiance envers la presse. En plus, les jeunes s'informent de plus en plus sur les réseaux sociaux numériques, donc fatalement, qui dit réseaux sociaux numériques, dit propagation de l'information, irréalité de l'information, et donc obligatoirement, propagation des *fake news*. Pour revenir sur la citation d'Emmanuel Macron, est-ce que cette presse recherche toujours la vérité ? Faisons appel à un autre exemple. Avez-vous entendu parler de l'Affaire Xavier Dupont de Ligonnès ?

**Ghyslain** : Non, pas celle-là, contrairement à l'Affaire Benalla.

**Lise** : C'est une affaire qui illustre bien certaines motivations de la presse. Xavier Dupont de Ligonnès est recherché à travers la France depuis maintenant de très nombreuses années parce qu'il a assassiné toute sa famille à Nantes. Donc un jour on retrouve à la une du *Parisien*, "Xavier Dupont de Ligonnès arrêté dans un aéroport à Glasgow", et toute la presse s'emballe et diffuse la même information. Or, 24 heures plus tard, le journal *Le Parisien* envoie un démenti : ce n'est pas lui qui avait été arrêté à l'aéroport. Cet exemple montre bien, effectivement, que la presse va rechercher le *scoop*, le *buzz*. C'est relié au fait que le chiffre d'affaires de la presse, en dix ans, a chuté de 32%. Cette presse maintenant est vraiment à la recherche du renouvellement, de la manière d'attirer le lecteur.

**Ghyslain** : Justement, votre diagnostic est que cette recherche nuit au pluralisme de l'information, et c'est problématique. Emmanuel Macron parle de la "recherche de la vérité", et c'est sans doute une vision un peu idéaliste de la presse. Mais face à votre diagnostic, pourrions-nous justement donner raison à ceux qui se méfient de la presse, ou du moins reconnaître les fondements de leur méfiance, bien que la forme que prend cette méfiance soit critiquable ? Ces citoyens n'ont-ils pas un peu raison tout de même ?

**Lise** : Oui. On le voit avec la une du *Parisien* ; si ce journal sort une information erronée, qu'en est-il des autres informations ? Là on voit que le travail journalistique n'a pas vraiment été mené, c'est ici une source qui a appelé et qui a dit qu'il avait été arrêté, aucun journaliste ne s'est rendu sur place pour vérifier les informations. Effectivement, tout manquement engendre une méfiance, aussi bien par la concentration des médias que par un travail journalistique qui tend à aller vers le *buzz* et le *scoop*. On est aussi dans une société où on va de plus en plus vite, on ne prend plus le temps et le recul nécessaire (au travail journalistique rigoureux et fiable).

**Ghyslain** : Les *fake news* auraient, mise à part la motivation de maximiser les visionnements, des motivations idéologiques. Quelle est la relation entre les *fake news* et ce qu'on appelle de manière plus classique la propagande ?

**Lise** : On peut dire que *fake news* et propagande peuvent s'entrecroiser, puisque derrière ces deux phénomènes, on vise l'efficacité, on utilise des techniques, des outils. Vous avez Jacques Ellul, qui affirme : "une propagande inefficace n'est pas une propagande". Dans le cas de l'affaire du Pizza Gate, basée sur une rumeur anti-Hillary Clinton, on est vraiment à la limite de la propagande puisque des militants de Trump propagent délibérément ce *fake*

*news*. Vous avez à ce sujet un article de Florian Dauphin intitulé [Les fake news au prisme des théories sur les rumeurs et la propagande](#) qui pourrait vous intéresser.

**Ghyslain :** Merci pour cette référence, qui permettra à nos lecteurs d'approfondir cette question. Lorsqu'on regarde la guerre en Ukraine, on ne peut s'empêcher de faire ce lien très actuel entre les *fake news* et la propagande. Cette guerre en Ukraine qui a éclaté en pleine ère numérique pose la question de l'objectivité journalistique. La démission de la responsable d'Amnistie internationale en Ukraine, Oksana Pokaltchouk, suite au rapport de l'ONG qui reprochait aux forces armées ukrainiennes de mettre en péril la vie de civils, rappelle que l'information, quelle que soit sa valeur de vérité, constitue d'abord une arme qu'il faut utiliser avec prudence. L'objectivité journalistique en temps de guerre est-elle possible ? Si oui, quelles en seraient les conditions identifiables par des citoyens de nations impliquées directement ou indirectement dans un conflit ?

**Lise :** Comment d'abord contrôler les réseaux sociaux numériques en pleine guerre ? Comment vérifier l'information ? Un travail de *fact-checking* est quand même fait dans la plupart des rédactions, mais c'est vrai que c'est très difficile de tendre à l'objectivité en temps de guerre face à l'abondance et la pluralité de l'information qui est produite et qui s'accumule. Des outils numériques pourraient être mis en place pour mieux contrôler cette information, mais qui dit contrôle, dit censure ! C'est donc très compliqué d'apporter une réponse et de trouver cette objectivité en temps de guerre.

**Ghyslain :** Si c'est compliqué pour les journalistes, pour les experts en communication comme vous, j'imagine que c'est encore plus compliqué pour le citoyen qui regarde le téléjournal ou qui navigue sur Internet. Si vous aviez un conseil à donner à nos lecteurs qui voudraient s'assurer que l'information qu'ils consomment est la plus objective possible dans ce type de situation, quel serait-il ?

**Lise :** Vérifiez les sources, vérifiez que la personne qui a publié cette information a déjà publié d'autres articles, faites ce travail de vérification. En France, nous avons des cours d'éducation aux médias qui existent dès le plus jeune âge pour permettre aux jeunes de bien comprendre comment s'articule l'information, comment un article est structuré. Il est important de mener ce travail de vérification en amont.

**Ghyslain :** Merci ! Revenons pour terminer à Janus Metz, le réalisateur du docufiction *Armadillo*. Vous signalez qu'il propose, par son docufiction, une vision partielle de la guerre en Afghanistan. Comment les formes journalistiques plus conventionnelles comme l'article de presse ou le reportage seraient-elles à même d'incarner une vision plus complète de la guerre ? Y a-t-il ici une différence de nature ou de degré de partialité ?

**Lise :** Normalement, lorsqu'on est en face d'une forme journalistique, un journaliste doit respecter une charte de déontologie. Dans celle de Munich, par exemple, on peut se dire que le travail journalistique est rigoureux. Mais lorsqu'on est face au docufiction, on est face à la vision d'un réalisateur, et comme je l'ai mentionné dans mon article, nous notons un directeur de casting dans *Armadillo*. On se dit qu' un travail a été effectué ; il a peut-être refait des scènes, il a peut-être demandé à telle ou telle personne de se positionner à tel endroit. C'est compliqué parce que quand je lis et que j'étudie les commentaires des spectateurs, je constate que beaucoup considèrent *Armadillo* comme un documentaire et pas du tout comme un docufiction. Il faut vraiment donner les outils et peut-être "former", faire cette éducation. Mais pour répondre à votre question, on est à la fois sur une différence de nature *et* de degré de partialité entre un docufiction comme *Armadillo* et un article de presse.

**Ghyslain :** En passant, je voudrais vous signaler que j'ai beaucoup apprécié la partie dans votre article où vous apportez certains commentaires du public, car très souvent ils étaient très riches en pistes, en idées ; on voit qu'ils peuvent participer à l'analyse, surtout par la manière dont vous les arrimez à la vôtre. Comme lorsqu'on cite des auteurs, certains commentaires pouvaient éclairer et donner une autre perspective sur les idées mêmes que vous apportiez dans votre article. J'ai trouvé la structure intéressante, je tenais à vous le dire (rires). Notre entretien se dirige vers la fin : avez-vous un commentaire en conclusion pour nos lecteurs ?

**Lise :** J'ai trouvé que vos questions résumaient bien ce que j'essaie de démontrer dans mes articles. Je vous remercie vivement pour la qualité de nos échanges.

**Ghyslain :** Le plaisir est le mien, merci à vous.

Lise HENRIC est titulaire d'un doctorat en Sciences de l'Information et de la Communication sous la direction de Francis BALLE (Université Panthéon Assas II). Membre du laboratoire Culture Ethique Religion et Société (CERES) et membre associée du Centre de Recherche en Gestion (Université de Poitiers), ses recherches portent sur l'analyse des représentations médiatiques (les docufictions), le développement des fake-news et le fact-checking. Elle est actuellement Maître de Conférences en Sciences de l'Information et de la Communication et Directrice des Etudes à l'Institut Catholique de Toulouse depuis septembre 2021.